

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 12
France 16S'adresser pour tout ce qui concerne
l'administration et la rédaction
à M. ERNEST PARENT.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement
responsables de leurs articles.

A franchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

MONTAGNE DE SION, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 15
Angleterre 12S'adresser pour tout ce qui concerne
l'administration et la rédaction
à M. ERNEST PARENT.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE

DE LOUIS NICOD-BELLINGER,

Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES : — TRAITÉ A FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Toute leur vie étoit employée, non par lois, statutz, mais selon leur
vouloir et franc arbitre... En leur règle n'estoit que cette clause:

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libères, bien navz, bien instruitz, conversant en compai-
gnies honnestes, ont par nature ung iustinet et aguillon qui lousiours les
pousse à faveils vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur.

RABELAIS, Gargantua, livre 1, chap. LVII.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême, Namand je suis, du
beau pays de Flandre, gai compagnon, bon conteur d'aventures, rimeur,
peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par
le monde ainsi je me promène, louant choses belles et bonnes, et me
gaussant de sottise à pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — Le Salon. (2^e article.) — Les journaux en Bel-
gique. (2^e article.) — En province. — Bulletin artistique et
littéraire. — Chronique dramatique.

LE SALON.

DEUXIÈME ARTICLE.

Je l'ai dit déjà, l'ensemble de notre exposition, cette année, a le même caractère que l'aspect de l'exposition de Paris; il y a une grande somme de talent dépensée, mais le génie n'y montre aucune de ces œuvres qui passionnent qui soulèvent les discussions violentes. Sommes-nous arrivés à une époque de transition ou de marasme? Je ne sais, mais je ne vois autour de moi rien qui doive rester, il ne se fait que des travaux honorables qui n'étonneront point la postérité.

La peinture d'histoire est représentée par quelques tableaux plus remarquables par leurs dimensions que par les qualités qu'ils renferment. M. Thomas, qui avait jeté du feu aux yeux dans son *Judas* d'il y a trois ans, a moins bien réussi cette année. Les ombres de la nuit et la clarté douteuse d'un feu de bois conviennent mieux à son talent que la franche lumière du jour.

Cette fois Barrabas est le héros de l'action. Au moment où il sort d'une caverne qui lui a sans doute servi d'habitation, accompagné de sa femme et de son fils, il aperçoit le corps du Christ étendu sur le linceul. On vient de le descendre du Calvaire, saint Jean et Nicodème sont près de lui. Barrabas effrayé montre du doigt le corps de l'innocent, à sa femme qui cherche à l'entraîner; ce rapprochement entre l'Homme-Dieu et le voleur qu'on lui a

préféré ne touche point. Il y a une distance incommensurable entre ces deux groupes composés par M. Thomas. Serait-ce pour cela qu'il a cru devoir couper sa toile en deux? S'il y a là dedans une idée allégorique je la trouve déplacée; mais je crois plutôt à un défaut de composition. Comme exécution, l'œuvre de cette année laisse beaucoup à désirer: le dessin est mou, le modèle n'a pas de caractère, les types sont communs. Le cadavre du Christ surtout est malheureux; le modelé de la poitrine est tourmenté, tellement qu'on serait tenté de croire à de l'inexpérience; les extrémités sont lourdes et vulgaires. Les draperies manquent de style, les plis n'ont ni dessin ni consistance.

Je n'aurais pas parlé aussi longuement de ce tableau, s'il n'était un des plus importants et à coup sûr le plus en vue de l'exposition. Après lui vient le *Saint Roch guérissant les pestiférés*, de M. Van Severdonek. Ce tableau laisse complètement froid. Comme peinture, c'est peut-être le plus haut degré auquel peut atteindre un talent médiocre; mais c'est ce point-là qu'il faut dépasser pour se faire admirer. La composition n'est pas mauvaise, mais l'impassibilité de la physionomie de saint Roch est telle qu'elle jette du froid sur tout le tableau. Ce n'est pas un saint, ce n'est pas même un homme vulgaire, il n'a pas d'âme. Le dessin de M. Van Severdonek est assez élégant, mais il manque de caractère; la couleur, quoique lourde dans les ombres, a de l'éclat, mais on y chercherait vainement l'harmonie. Somme toute, c'est une page honnête et à laquelle on ne revient pas.

Un autre tableau du même artiste, intitulé: *le Dante*, est d'un aspect cru, blafard, qui fatigue le regard. M. Van Severdonek nous montre le Dante, pleurant parce qu'il ne peut entrer chez Béatrix pour la consoler de la perte de son père; il est assis sur un banc de pierre, un chien se trouve à l'attache près de lui. Pour-

quoi? Saint Roch et son chien, je le comprends, mais le Dante! Quand on s'attaque à une figure comme celle de l'auteur de la *Divine Comédie*, il faut avoir bien peur d'en altérer la majesté, ne pas le montrer pleurant; les larmes le rapetissent, le rendent trop humain. En effet, notre imagination ne fait-elle pas de lui un génie privilégié, n'ayant presque rien de commun avec les mortels? Ah je comprends le Dante à Ravenne, lorsque les femmes et les enfants se le montraient du doigt avec frayeur, tant l'aspect du grand poète imposait. En le voyant marcher seul, par les rues les plus désertes, le front sombre, on pouvait se figurer qu'il rêvait aux cercles infernaux; c'était bien là le sublime élève de Virgile.

Le tableau de M. Dobbelaere, *Hemling peignant la chasse de sainte Ursule à l'hôpital de Bruges*, est certainement, de tous les tableaux de genre historique exposés cette année, celui qui réunit le plus de qualités sérieuses. Le peintre a représenté le moment où Hemling, se reposant des travaux du jour, reçoit la visite des nonnes qui viennent regarder l'admirable chasse qui doit immortaliser l'artiste.

M. Dobbelaere a un talent vigoureux et brillant. Son tableau est très-harmonieux, l'air y circule parfaitement; le dessin est large et a le caractère qu'il fallait à cette scène à demi religieuse. Il me semble cependant que les draperies auraient dû être de style gothique, pour marquer clairement l'époque que l'artiste a voulu rappeler.

Un autre tableau du même artiste: *Cadavre de Charles le Téméraire retrouvé le lendemain de la bataille de Nancy*, est loin, bien loin de valoir le premier. Ici M. Dobbelaere a comme à plaisir réuni les couleurs les plus disparates et les plus violentes; on dirait l'œuvre d'un artiste impuissant qui veut paraître coloriste à tout prix; le vulgaire seul dut-il l'approuver. M. Dobbe-

laere est coloriste, et coloriste très-remarquable, mais quand il n'y pense pas. — Le cadavre du duc de Bourgogne est mal dessiné, vulgaire; l'écuier en manteau rouge qui est à genoux près de lui est éclatant au point d'attirer toute l'attention. Ce tableau est l'erreur d'un homme de talent, qui pourra se tromper quelquefois, mais qui dans ses chutes ne sera pas brisé; il ne touchera terre que pour mieux s'élançer vers les hautes régions de l'art.

Il y a trois ans M. Pécher a débuté par un *Portement de croix* qui a été très-remarqué, et à juste titre. Cette année il a fait un pas en arrière; dans son *Saint Sébastien* ne se retrouve aucune des qualités qui le distinguaient. On serait tenté de croire que l'artiste, voulant éviter certaines fautes, s'est jeté à corps perdu dans une autre voie, où il est tombé dans des défauts beaucoup plus grands. Son dessin était élégant, mais un peu raide. Cette année il est lâché et vulgaire. Sa couleur, quoique un peu sourde, était harmonieuse et rappelait les maîtres italiens; aujourd'hui elle est ériarde, et dans les draperies comme dans les chairs on voit que M. Pécher s'est inspiré de Rubens.

Si l'auteur de *Saint Sébastien* ne peut faire acte d'indépendance, s'il ne parvient pas à être lui, qu'il retourne à sa première manière, elle convient mieux à son tempérament artistique. La fougue ne lui va pas; il se surmène sans y parvenir. La composition du tableau est loin d'être mauvaise; il y a de l'originalité. Je louerai également l'aspect du tableau, clair sans être crayeux; beaucoup d'artistes tombent dans le noir, c'est un écueil que bien peu évitent.

M. Ferdinand Pauwels, un *prix de Rome*, a exposé deux tableaux, dont les sujets sont tirés de la Bible: *Débora jugeant les enfants d'Israël*, et *Rispa, femme de Saül, pleurant près des cadavres de ses fils*.

Les quatre années que M. Pauwels a passé en Italie lui ont servi à se débarrasser des défauts dont il s'était imprégné à l'école d'Anvers. L'école d'Anvers greffée sur celle de Rubens n'a produit que des embrions; les peintres qui sortent de là ne comprennent le grand maître que superficiellement, et demeurent de vulgaires disciples tant qu'ils ne secouent pas le joug de l'école, tant qu'ils restent sous la férule des professeurs.

Tous ceux qui ont acquis une réputation: MM. Leys, Lies, Slingeneer, Verlat, n'ont attiré l'attention que quand ils sont arrivés à un caractère plus ou moins individuel, mais tout à fait opposé aux règles établies à l'école d'Anvers. M. F. Pauwels n'est plus un artiste anversoise et je l'en félicite. Ses tableaux renferment des qualités sérieuses, on y trouve même trop de maturité. Je voudrais voir plus de fougue à ce jeune homme de talent, je crains qu'il n'ait donné cette année tout ce qu'il pourra donner jamais. Sa couleur est harmonieuse, son dessin est régulier, ses compositions sont sages, et cependant il n'a pas fait de chef-d'œuvre; c'est que la force manque, c'est joli, mais ce n'est pas beau.

Je ne vois nulle énergie chez M. Pauwels, point d'originalité non plus; chez lui il n'y a rien à blâmer, tout est sage, tranquille, il y a un équilibre parfait entre toutes les qualités qui font l'homme de métier. Que le jeune artiste y songe: l'équilibre n'est autre chose que l'immobilité.

LOUIS PÉLERIN.

LES JOURNAUX EN BELGIQUE.

(2^e article.)

LE PETIT JOURNAL.

Les petits journaux prennent des physionomies diversement caractérisées, selon le système du gouvernement auquel ils sont soumis.

L'un est dominé par un despote omnipotent, l'autre obéit à un souverain qui agit de concert avec une chambre législative, appelée *comité de rédaction*; un autre enfin est gratifié d'un régime purement démocratique.

Ce dernier seul est vraiment curieux à observer. — Les collaborations de tout genre offrent plus d'intérêt que les œuvres isolées, parce qu'il entre plus d'absurdités dans plusieurs têtes que dans une seule.

Vers l'année 1854, il existait à Bruxelles un petit journal que nous appellerons *Frontin*. Indépendant, vif d'allures, court-vêtu, dégagé de toute espèce de préjugés inopportuns, né au hasard, vivant au jour le jour,

et destiné à périr par hasard, il offrait le type le plus complet de ces enfants-trouvés de la littérature.

Pour donner au lecteur une idée du *Petit journal*, et de la façon dont il est fait, nous allons sténographier de mémoire une des séances du fameux comité de rédaction de *Frontin*.

Le journal doit paraître le dimanche matin; — la scène se passe le samedi à onze heures cinq minutes du soir, dans une chambre de petite dimension. Sur une table se trouvent amassés des journaux de tous les formats possibles; dans un coin, sur une sorte de pupitre élevé, a été placée une pierre lithographique, splendide dans sa virginité.

Un gros homme se promène les mains dans les poches, avec des mouvements de léopard captif; c'est l'éditeur, il attend sa rédaction qui est au spectacle.

En ce moment, un journaliste se précipite dans le bureau, le chapeau sur les yeux, avec la vivacité d'un homme qui n'a pas une minute à perdre.

L'éditeur (très-aigre). — Ah! vous voilà, vous!

Le journaliste essoufflé. — Eh bien, est-ce que le journal est prêt?

L'éditeur (ricanant). — Il ne s'en faut pas de beaucoup, voilà déjà le papier et les plumes tout préparés pour l'écrire. — Et les autres?

Le journaliste. — Les voilà qui arrivent.

Ils entrent à six en conversant avec beaucoup d'animation; on distingue la voix du caricaturiste qui dit fort haut:

— Je vous répète qu'elle est charmante!

Un journaliste grognon. — Charmante si vous voulez, mais elle ne sait pas danser.

Le caricaturiste. — Tu n'as pas le sens commun. La beauté et la grâce! Que veux-tu de plus pour faire une danseuse? — S'il te faut des tours de force et des ouvertures de compas impossibles, alors, Monsieur Ricken est pour toi l'idéal de la danseuse!

Les journalistes prennent place autour de la table; le caricaturiste s'approche du pupitre.

— Ah! voilà ma pierre!

Puis il prend la pose de l'Apollon du Belvédère, et s'écrie:

— Quelle femme, sacrebleu!

Un journaliste grave. — Allons, messieurs, songeons à *Frontin*, s'il vous plaît.

L'éditeur (toujours aigre). — Bientôt, nous ne paraîtrons plus du tout.

Un journaliste optimiste. — Allons donc, farceur, un journal finit toujours par paraître.

Chacun se frotte la tête entre les deux mains. — Le caricaturiste taille ses crayons.

Le caricaturiste. — Bon, qui est-ce qui a pris mon grattoir à présent?

Le journaliste grognon. — Toi, tu ferais mieux de t'occuper de ton fichu dessin que de nous empêcher de travailler.

Le caricaturiste. — Va-t'en au diable! — Allons bon, voilà qu'on a fourré mon grattoir dans un portefeuille. — A-t-on idée de mettre un grattoir dans un portefeuille? Je suis certain pourtant de l'avoir laissé dans la guitare.

Le journaliste grognon. — Boileau avait bien raison de dire que le désordre est un effet de l'art; nous n'avons ici qu'un embryon d'artiste et on n'y retrouve plus rien.

Le caricaturiste. — Est-il tannant, ce crétin-là.

Le journaliste optimiste. — Qui est-ce qui a un sujet d'article pour moi.

Le journaliste grognon. — Et pour moi?

Tous. — Et pour moi?

Le caricaturiste. — Mes enfants, si vous vous arrachez comme ça la matière!...

Le journaliste grognon. — Il fait diablement soif ici. A ce mot, l'éditeur épouvanté s'esquive.

Le journaliste grognon. — Je m'en vais faire la chronique dramatique.

Le journaliste optimiste. — N'écris pas trop X, hein?

Un journaliste rancunier. — Embête un peu Y.

Le caricaturiste. — C'est toi qui fait la chronique dramatique, Chose? — Dis un peu que M^{lle} V, qui jouait le rôle d'une femme du peuple, a été ravissante.

Le journaliste grognon. — Est-ce que vous pensez que je vais mettre ma plume au service de vos honteuses passions?

Tous. — Il a raison. — Charité bien ordonnée....

Le journaliste optimiste. — Je m'en vais dire du mal du bourgmestre.

Le journaliste rancunier. — Et moi du pape.

Le journaliste grave. — Et moi du bon Dieu!

Le caricaturiste. — Allons bon, c'est un homme fini alors! — Viens donc voir, Chose! Que dis-tu de cela?

Le journaliste grognon. — Est-ce fini?

Le caricaturiste. — C'est fini, mais il faut trouver une épigraphe.

Le journaliste grognon. — Ah! tu fais comme cela tes dessins sans savoir ce que tu vas mettre dessous?

Le caricaturiste. — Toujours. — Hein, qu'est-ce que je mettrais?

Le journaliste grognon. — Qu'est-ce que cela représente d'abord?

Le caricaturiste. — Il y a un monsieur qui rit et un monsieur qui parle; il suffit de lui faire dire quelque chose d'excessivement spirituel et tout s'explique.

Le journaliste grave. — J'ai fini!

Tous. — Moi aussi. — Allons nous coucher.

Le caricaturiste. — Et mon épigraphe?

Le journaliste optimiste. — Prends un bon mot dans le *Punch* et filons!

Tous. — Que dira l'Angleterre?

KARL STUR.

EN PROVINCE.

Jeudi, 10 septembre 1857.

Je ne sais si vous êtes comme moi, mais depuis quinze jours que Bruxelles est pris d'assaut par une armée d'étrangers de toutes les nations, son séjour m'est devenu désagréable. L'aspect de ces fourmilières d'Anglais que l'on rencontre à chaque pas, coiffées de cet odieux chapeau calabrais en paille brune, grise ou noire, qui les fait ressembler de loin à des couches de champignons en marche, me porte sur les nerfs. Si vous n'avez rien de mieux à faire, faites votre malle, prenez votre coupon et suivez moi: nous partons.

N'avez aucune crainte: je ne veux découvrir ni la Hollande, ni Spa, ni Ostende, ni aucune des villes d'eau explorées par MM. les touristes du feuilleton tout ébahis de se trouver encore en pays civilisé lorsqu'ils sont sortis des portes de la capitale qui a l'honneur de les compter au nombre de ses habitants. Je vous ferai grâce des sites de la route, des manies de mes compagnons de voiture et des pièges tendus à ma bourse par les coupe-jarret de l'hôtel garni, par cette raison bien simple que nous n'allons qu'à Louvain et que je connais assez les usages de l'endroit pour vous garer des écorcheurs de la table d'hôte.

Il faut vous dire que nous sommes en pleine *hermesse* à Louvain, c'est-à-dire que les fêtes, les bals, les concerts, les festivals et les promenades aux flambeaux y tombent dru comme la grêle. Depuis quatre jours, j'ai une véritable indigestion de musique. Vous en jugerez par la lecture du menu des réfections musicales auxquelles j'ai pris part:

Dimanche, à midi, *Grand concert* par la musique des cuirassiers au Jardin de *Saint-Georges*, qui est le Parc de Louvain. Le meilleur éloge à faire de cette musique, c'est qu'elle est une des plus bruyantes que j'aie jamais entendues.

A la même heure, *Grand concours* de chant pour les différentes sociétés chorales du pays. Ce concours a été fort brillant. Les journaux vous auront appris que la société de Huy a obtenu le premier prix, et celle des *Artisans-Réunis* de Bruxelles, le second.

Lundi, à sept heures du soir, *Grand concert* au Jardin de *Saint-Georges* par la musique de la Société de l'Académie, avec lampions et verres de couleur.

Mardi, à midi, nouvelle chaudronnerie musicale, encore au Jardin de *Saint-Georges*, par la musique du régiment des cuirassiers. — A huit heures du soir, sérénade aux flambeaux, suivie d'un concert donné par les ouvriers réunis, toujours au Jardin de *Saint-Georges*.

Le même soir, représentation donnée dans la Salle de *Frascati*, — une espèce de grange peinte à la détrempe, de couleurs impossibles, — par la Société Adelphe dramatique.

N'allez pas vous imaginer qu'à l'instar de beaucoup d'autres villes de province, Louvain borne ses prétentions

dramatiques au vaudeville, à la comédie, voire même à l'opérette en un acte. Ici on est généralement d'avis qu'en fait de théâtre il en est absolument de même qu'en matière de galon : quand on en prend, on n'en saurait trop prendre. Je pourrais employer ici le procédé impatientant de M^{me} de Sévigné, et vous faire défilier un chapelet d'épithètes baroques pour vous préparer à un étonnement suffisant, mais j'aime mieux vous dire sans détours qu'on jouait... *la Muette de Portici*, rien que ça !

Je vous entends d'ici : — *la Muette de Portici* par des amateurs !! mais cela devait être exécrable, horrible, épouvantable ! à moins que, selon les traditions de la province, on n'eût remplacé la musique par un dialogue vif et animé, pour la plus grande facilité des auditeurs.

— Eh bien, non. J'ai eu d'abord les mêmes craintes ; et pendant tout le premier acte, elles n'ont pas réussi à se dissiper ; le dialogue fatigant entre Alphonse et son confident, les chœurs et tous les récits du premier acte constituaient une mayonnaise assez vinaigrée, dans laquelle M^{me} Rauis, chargée du personnage d'Elvire, a eu grand-peine à ne pas se noyer.

Mais dès le second acte, les choses ont changé de face ; les chœurs, rassurés et raffermis, ont entonné avec beaucoup d'ensemble le : *Amis amis, le soleil va paraître*. M. Jules Vrydag (Mazaniello) a dit les couplets : *Amis, la matinée est belle* avec un talent qui lui envieraient bien des ténors de province, et le duo : *Amour sacré de la patrie*, a été enlevé par MM. Vrydag et P. Cordemans (Piédro) avec une verve, une sûreté d'intonations et un ensemble très-rare chez des amateurs.

MM. Vrydag et Cordemans ont encore fort bien chanté, le premier, l'air du *sommeil*, et le second, la barcarolle du cinquième acte ; et la pièce s'est achevée sans trop d'accrocs aux applaudissements frénétiques d'un public suant à grosses gouttes, tant il faisait chaud dans la salle. Sauf quelques nuances, la prière du troisième acte n'a rien laissé à désirer.

L'orchestre, sous la direction de M. Richard-Servranckx, s'est assez heureusement tiré d'affaire. L'exécution des grands morceaux d'ensemble a été convenable ; mais les transitions et l'accompagnement des récitatifs avaient des défaillances pénibles pour des oreilles habituées à l'orchestre du Théâtre Royal. On voyait que malgré le renfort de plusieurs artistes de Bruxelles, les amateurs de l'orchestre n'étaient pas complètement sûrs d'eux-mêmes, et qu'une dizaine de répétitions supplémentaires leur aurait fait grand bien.

J'ai retrouvé ici deux de nos anciennes connaissances : M^{lle} Billon, qui mimait le rôle de Fenella, et que l'affiche qualifiait pompeusement de *Premier sujet* du Théâtre Royal de la Monnaie, — et M^{lle} Zorn, qui a fait de louables efforts pour donner au public de Louvain une idée approximative de la guarache et de la Tarentelle ou *tarentelle*, comme disait l'affiche.

En somme, le résultat obtenu est très-extraordinaire, pour des amateurs. Mais il faudrait bien se garder de dire devant les enthousiastes de l'endroit, que ce n'est là qu'un succès d'amateurs, et que les opéras-comiques d'une importance secondaire seraient peut-être mieux dans les moyens de la généralité des membres de la Société dramatique ; — vous vous exposeriez à passer pour un envieux et un jaloux, car je sais bon nombre de citoyens de la bonne ville de Louvain qui proclament, avec la naïveté la plus consciencieuse, qu'il y a bien peu de différence entre l'exécution de *la Muette* à l'Opéra de Bruxelles, — et dans la salle de Frascati, à Louvain. Laissons-leur cette douce illusion.

Mercrèdi, concert dans la salle de la Société de l'Académie de musique, par des élèves du Conservatoire de Louvain. A ce concert se sont fait entendre : M. Delabarre, le remarquable hautboïste que vous connaissez ; — le jeune Deswert, cet artiste prodige de la classe de M. Servais, qui a obtenu le premier accessit au Conservatoire de Bruxelles, avec son violoncelle en miniature, et M. Jules Vrydag, le Mazaniello de tantôt, qui a chanté, fort bien ma foi ! le grand air du quatrième acte de *la Juive*.

Assez de musique comme cela, n'est-ce pas ? Passons à autre chose.

Pour charmer les heures que l'on ne passe pas à table ou à entendre de la musique, — car il est de règle en temps de kermesse que l'on n'a pas un instant à soi pour

s'ennuyer si on en a la fantaisie, — on se promène à la foire, ou devant les pitres et les paillasses qui assourdissent de leur infernal vacarme les infortunés habitants de la place du Peuple.

La foire consiste en une double rangée de baraques de bois où se logent pour quinze jours des marchands de jouets d'enfants, des savoyards marchands de parapluies, des tyroliens, des faux tures qui débitent des nougats et des pastèques préalablement dévorés par les mouches, et des Gantois qui vendent du pain d'épices à pleine *gueule*, et qui s'appellent invariablement Van Damme.

Il est de bon ton d'aller, de midi à deux heures, rôtilonner en grande toilette dans l'espace vide et dépourvu de toute espèce d'ombrage, qui s'étend entre ces deux rangées de baraques, — et d'y revenir encore le soir. A propos de cette promenade torride, j'ai fait cette remarque, qu'on aime peu l'ombre à Louvain. Il y a ici une promenade charmante, le long du canal, plantée d'arbres séculaires, touffus, ombreux, quelque chose comme l'allée Verte en petit, et l'on n'y voit jamais personne. Mais en revanche, pendant tout l'été on se coudoie en plein soleil dans une manière de jardin anglais qui touche à la station du chemin de fer, et où les ombrelles des promeneuses préservent des ardeurs de Phébus les rudiments d'une végétation encore en herbe.

Aujourd'hui, jeudi, je comptais assister à un carrousel annoncé par toutes les affiches officielles : et à cet effet je m'étais rendu à la place Saint-Jacques, que j'ai trouvée absolument déserte. Un agent de police que j'ai consulté a bien voulu m'apprendre que les officiers du régiment de cuirassiers en garnison à Louvain sont d'une adresse si prodigieuse à tous les exercices de force, d'agilité et d'équitation, que pour ne pas humilier les habitants de la ville, et les préserver d'une défaite inévitable, le colonel avait strictement défendu à tous ses officiers de prendre part à la fête ; — ce qui fait qu'elle n'a pu avoir lieu. Louvain ne renfermant que quatre cavaliers, — non militaires, — assez solides sur leur selle pour ne pas s'y cramponner à deux mains en galopant, position qui rendrait complètement impossible la course de la bague.

Je vous fais grâce des différentes distributions de prix auxquelles j'aurais pu assister si mes amusements lyriques m'en avaient laissé le loisir. Mais avant de partir je veux vous dire quelques mots des travaux exécutés depuis quelques années pour compléter l'ornementation de l'hôtel de ville, une des plus étonnantes merveilles de l'art gothique.

Il y a à quelques années il a été décidé que des statues seraient placées dans les niches de l'hôtel de ville. Ce projet ne tarda pas à recevoir un commencement d'exécution, et aujourd'hui on vient de placer les statues *d'essai* qui doivent garnir la seconde rangée de niches. Je dis *d'essai*, parce que ces statues ne sont encore qu'en plâtre, et doivent être acceptées par une commission nommée *ad hoc*, avant d'être taillées en pierre.

Voici la liste des personnages qu'elles représentent : 1^o Adélaïde de Brabant, reine d'Angleterre, décédée en 1151. — 2^o Marie de Brabant, reine de France, morte en 1521. — 3^o Hubert de Stuerbout, dessinateur, 1450. — 4^o Guillaume Ards, sculpteur. — 5^o Judocus Metsys, architecte, 1468-1551. — 6^o Thierry Martens, imprimeur, 1501-1529. — 7^o Hiéronyme Busleiden, savant linguiste, 1517. — 8^o Jean-Louis Vivès, savant du xv^e siècle. — 9^o Viglius. — 10^o Henri Van Craven, bibliothécaire du Vatican, né à Louvain en 1553. — 11^o Guillaume Boonen, historien, mort en 1618. — 12^o Théodore Van Loon, peintre, né en 1595. — 13^o Jean de Caumont, peintre sur verre, né en 1605. — 14^o Guillaume Hessius, jésuite, architecte de l'église Saint-Michel. — 15^o Valérianus André, historien, mort en 1655. — 16^o Pierre-Joseph Verhaghen, peintre, mort en 1811. — 17^o Théodore-Guillaume d'Eynatten, bourgmestre de Louvain, 1750. — 18^o Jean-Baptiste Haes, rédacteur du *Lovenssch-Nieuws*, mort en 1811.

A-t-on eu raison, a-t-on eu tort de décréter le placement de statues dans les niches de l'hôtel de ville de Louvain ? c'est une question dont la discussion m'entraînerait trop loin, et que je ne veux point entamer ici. Mais, la chose une fois adoptée en principe, quelle était, raisonnablement, logiquement, la marche à suivre ?

Le merveilleux ciseau des artistes à qui l'on doit ces admirables dentelures avait fouillé dans la pierre des

scènes de l'Ancien Testament. Dès lors, ne vous semble-t-il pas que pour respecter l'unité et l'ensemble du monument il ne fallait y placer que des statues qui par leur style, par l'époque des personnages qu'elles représentent, par la naïveté un peu gauche et un peu raide de leurs draperies, ne fissent pas un contraste trop frappant avec les bas-reliefs primitifs. N'était-il pas sensé de ne placer dans un monument du xv^e siècle que des personnages antérieurs à cette époque, ou tout au moins contemporains ?

Au lieu de cela qu'a-t-on fait ?

Une véritable Macédoine de célébrités apocryphes, d'illustrations du crû dont personne n'a jamais ouï parler. Vous faites-vous idée de la belle figure que font, au milieu d'un monument du xv^e siècle, un journaliste et un peintre du xix^e ? Il est vrai que pour leur donner une physionomie quelque peu gothique, on les a drapés dans de grands manteaux bordés de fourrures, à la manière des docteurs de l'ancienne *Alma mater*, ce qui fait qu'ils n'ont plus de moderne que la chevelure. — Et remarquez que de tous ces personnages qu'on se propose de tailler dans la pierre, deux seulement sont antérieurs au xv^e siècle. Cependant, la commission qui préside à ce travail est composée d'artistes dont le nom seul devrait être une garantie de bon goût et d'intelligence artistique.

Je ne vous parlerai pas du mérite des statues en elles-mêmes. A de très-rare exceptions près, toutes m'ont paru très-peu en harmonie avec le monument qu'elles sont destinées à orner. La pose, les proportions et les draperies n'ont rien de gothique. Il est vrai que ce ne sont que des modèles non encore acceptés.

Mais jugez, par un mot d'un des statuaires concurrents, des études et des recherches consciencieuses auxquelles ils se sont livrés avant de créer le personnage confié à leur ciseau, dans toute sa vérité historique.

« Quel personnage représente votre statue ? demandais-je à l'un d'entre eux.

— Ma foi, me répondit-il, je ne me rappelle pas bien son nom. Mais si je voyais le catalogue, je vous le dirais à l'instant. »

Et voilà comme on fait de l'art aujourd'hui.

BÉNÉDICT.

BULLETIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

ATH. — Dimanche a eu lieu un grand festival d'inauguration pour les musiques de l'*Union musicale de Dendre et Waes*, qui a complètement réussi. Cette association se compose de huit musiques, harmonies et fanfares : Termonde, Lokeren, Alost, Ninove, Grammont, Lessines, Leuze et Ath. Chacune de ces harmonies a exécuté deux morceaux, et a montré d'excellentes qualités ; aussi les a-t-on vivement applaudies. En premier lieu il faut citer la *Société Sainte-Cécile* de Lokeren, qui renferme des éléments précieux, d'excellents solistes, et qui a surtout brillé par un ensemble parfait et une justesse irréprochable. Cette société est dirigée par un homme de talent, M. Ed. Buys, qui avait arrangé deux fantaisies, dont l'une, sur des motifs des *Vépres siciliennes*, a obtenu un grand succès. — La *Société Philharmonique* d'Ath a ouvert le festival par deux morceaux vivement applaudis. La fête s'est terminée par un pot-pourri écrit pour la circonstance, par M. Panne, chef de musique des carabiniers. Ce morceau, exécuté par les sept sociétés réunies, — Termonde manquaît, — n'a rien laissé à désirer, et le succès ne lui a pas fait défaut.

Cette solennité musicale a donc été fort brillante, et promet dans l'avenir d'excellents résultats. L'association musicale, commencée sur une échelle fort modeste, pourra en venir peu à peu à l'exécution des masses instrumentales et vocales, les sociétés de chant d'ensemble étant très-nombreuses dans notre pays. Il y a là d'excellentes choses à faire, un but très-louable à atteindre ; souhaitons donc bonne chance à l'association dont le début a été si heureux. NOËL JOCASTRE.

Théâtre royal de la Monnaie. — Comme nous l'avons prédit, les débuts de M^{re} Cèbe, de M. Killy et de M^{re} Lisereux continuent avec beaucoup de succès, et leur admission n'est pas douteuse. M^{re} Belton n'est pas aussi heureuse, non plus que M. Lavergne, le Laruelle, pour lesquels le public paraît mal disposé.

*. Au dernier concours agricole de Spa, le jury a décerné à M. Thirion, architecte à Verviers, une médaille d'honneur pour les plans de la ferme-modèle qu'il a construite au Tonnellet, pour M. Simonis. Une autre médaille lui a été décernée pour certains détails d'aménagements intérieurs de ferme.

Nous signalons les succès obtenus par M. Thirion, parce que ses œuvres ont un cachet artistique trop délaissé de nos jours et que ses efforts ont positivement régénéré l'architecture dans la contrée qu'il habite.

PARIS. — La direction de l'Opéra-Italien prépare sa campagne d'hiver, qui doit commencer le 1^{er} octobre.

Deux ouvrages, qui n'ont jamais été représentés à Paris, seront donnés dans cette saison : *Il Giuramento*, de Mercadante, et *Martha*, partition de M. Flotow.

*. On parle de la création d'un nouvel établissement placé sous le patronage de Berlioz, qui réunirait dans son comité directeur des professeurs, des compositeurs et des exécutants. On nomme M. Félicien David, entre autres. Ce serait en quelque sorte un *Athenaeum musical*. On y ferait des cours, on donnerait des leçons, on essaierait des compositions nouvelles. Souvent on donnerait des soirées et des concerts. Le local choisi pour ces réunions serait situé dans le passage de l'Opéra, galerie du Baromètre.

— Aujourd'hui dimanche aura lieu au Théâtre du Vaudeville la première représentation de *Mme Lovelace*, pièce nouvelle en trois actes. *Madelon Friquet* est en ce moment à l'étude au même théâtre.

CHRONIQUE DRAMATIQUE.

THÉÂTRE SAINT-HUBERT.

Depuis *le Village*, petite comédie toute d'observation, pleine de naturel, de simplicité et de cœur, confinée d'ailleurs dans les limites étroites de la vie bourgeoise, Octave Feuillet n'avait plus rien donné au théâtre.

Dalila, œuvre importante par elle-même autant que par l'autorité du nom de son auteur, nous remet aujourd'hui en présence de ce charmant écrivain qui a su faire aimer de tous l'austère morale, en la parant des séductions d'un style magique, merveilleusement ciselé : — les moralistes gracieux ne sont pas communs, et à ce titre M. Octave Feuillet a droit à tous les respects de la critique.

Il a été fait beaucoup de bruit autour de l'analogie, frappante, il faut le reconnaître, qui existe entre la donnée de *Dalila* et celle des *Filles de Marbre*. Certaines scènes sont même à peu près identiques...

Nous n'entrerons pas dans la discussion qu'a soulevée la paternité de ces œuvres geminées : nous nous bornerons à transcrire ici deux lettres qui élucideront peut-être le débat.

Le 8 juillet 1857, M. Théodore Barrière écrivait au journal *l'Entr'acte* :

Monsieur le rédacteur,

Plusieurs journaux ayant affirmé que *la Dalila* de M. Octave Feuillet avait paru avant les *Filles de Marbre*, je viens vous prier de vouloir bien publier les deux dates suivantes :

Première représentation des *Filles de Marbre* : 17 mai 1853. *Dalila* (*Revue des Deux Mondes*) (1), 1^{er} septembre même année. Veuillez agréer, etc.

THÉODORE BARRIÈRE.

— Le 11 juillet 1857, M. Octave Feuillet écrivait de Saint-Lô, au journal *le Théâtre* :

Monsieur le rédacteur,

Je lis dans *le Théâtre* du 11 juillet une lettre par laquelle M. Barrière établit les dates respectives de la publication des *Filles de Marbre* et de celle de *Dalila*.

Je ne pense pas que personne puisse me reprocher d'avoir un seul instant songé à contester un point de fait aussi incontestable. J'ai tout au contraire rectifié plus d'une fois les méprises ou les incertitudes que cette question pouvait soulever, et j'invoque à cet égard le témoignage de M. le directeur du Vaudeville.

Qu'il me soit permis d'ajouter que j'avais commencé à écrire *Dalila* pour la *Revue des Deux Mondes*, et cela à la connaissance de l'honorable directeur de cette Revue, plusieurs mois avant l'apparition des *Filles de Marbre* sur la scène; et de plus, que j'ai eu pour la première fois, au mois de décembre dernier, l'occasion d'entendre et d'applaudir le beau drame de M. Barrière. Alors seulement j'ai pu reconnaître la grande analogie qui existe entre la donnée des *Filles de Marbre* et celle de *Dalila*.

De telles rencontres d'idées ne sont point rares en littérature : je m'honore de celle-ci, comme je me féliciterai de toutes celles qui pourront me mettre sur le même chemin que mon confrère, M. Barrière.

Croyez, monsieur le rédacteur, à mon dévouement sympathique.

OCTAVE FEUILLET.

Vous avez lu : jugez vous-même...

Nous parlions en commençant du *Village* et des précieuses qualités d'observation qui distinguent cette comédie.

Dans *Dalila*, M. Octave Feuillet a fait la part moins belle au fini des détails, aux nuances des caractères, à cette sorte de curiosité appliquée et patiente qui lui réussissent d'ordinaire si bien pour se laisser emporter davantage dans le tourbillon du lyrisme : — il s'est surtout attaché à la démonstration d'un principe; — il a voulu mettre en scène un fait vieux comme le monde, vieux comme l'homme, et qu'on retrouve sous la forme du mythe ou de l'allégorie à chaque page des annales de l'humanité : — la faiblesse de l'homme dominé par une passion indigne de lui, et qui, à force de faiblesse, en arrive presque toujours à la lâcheté...

Chez tous les peuples, sous toutes les latitudes, ce

(1) Avant d'être appropriée à la scène, *Dalila* a paru dans la *Revue des Deux-Mondes*.

fait, qui varie dans sa formule selon les mœurs et les temps, est resté implacable au fond. Il a laissé des traces profondes dans la tradition scandaleuse des âges. — La mythologie n'a pas cru que c'était trop de deux images pour frapper les esprits païens : — elle a fait filer aux pieds d'Omphale le superbe Hercule énervé : — elle a livré Ulysse en proie à Circé qui changeait les hommes en bêtes...

Il est vrai qu'à force de se produire, ce dernier miracle n'étonne plus personne de nos jours.

La Bible, plus heureuse et plus populaire encore dans son expression que la Fable païenne, a trouvé pour peindre la dégradation morale, la mort de l'intelligence et la lâcheté du cœur chez l'homme dompté par la passion, — a trouvé, dis-je, l'antique et saisissante image d'une petite main blanche promenant une paire de ciseaux dans la chevelure d'un géant.

M. Octave Feuillet, esprit délicat, intelligence d'élite, s'est pris corps à corps avec la désolante vérité que nous ont léguée, sous forme de paraboles, les livres saints du judaïsme et les rêveries harmonieuses des poètes, apôtres du temps, qui réglaient avec leur imagination sensuelle la théologie païenne...

M. O. Feuillet a ensermé dans un cadre restreint, et parfaitement adapté, quoi qu'on en ait dit, aux convenances scéniques, — toutes les phases d'une passion qui rend le jouet d'une coquette un homme de génie et de cœur; — que le démon de la jalousie mord et rend enragé, — et qui meurt enfin étouffé dans les étreintes mortelles d'une maladie faite de douleurs, de remords et de désespoir. — La manière de l'auteur qui s'écarte soigneusement des sentiers battus, qui se tient constamment dans les régions saines et poétiques du style, trahit l'horreur du vulgaire et du trivial, — l'a merveilleusement servi dans la comédie de *Dalila*. L'action, — puissante et dramatique, — a été revêtue par lui d'un dialogue éblouissant d'élevation et d'esprit. Aucun élément de succès ne lui fait défaut.

La Dalila de M. Feuillet est la princesse Falconieri, — une grande dame très-riche et très-helle, mais pour le moins aussi coquette que belle et que riche à la fois.

Coquette est même peut-être ici une expression bien modérée, — si l'on veut considérer qu'à un moment donné, le chevalier Carnioli fait à son protégé Roswein le récit des révolutions d'alcôve qui s'opèrent plus fréquemment que de raison chez la belle princesse...

Celle-ci n'est pas en effet une de ces jeunes filles qui succombent, par ignorance, au fardeau d'une première passion; qui résistent parfois à celle qu'elles éprouvent sans pouvoir résister à celle qu'elles inspirent... Les premières passions, toutes profanes et toutes coupables qu'elles sont, ont je ne sais quel charme printanier qui enchante celui qui les étudie. Il y a tous les parfums et toutes les rosées de l'aube matinale dans les égarements d'un cœur de dix-sept ans...

Mais la princesse Falconieri n'en est plus là : le sentier a été foulé, on a cueilli une à une les fraîches églantines, la poussière des pieds a terni la marguerite : elle ne compte plus les passants dans le chemin des amours, qui était un sentier perdu et qui est devenu une grande route, sans oiseaux et sans ombrages.

Voilà entre les mains de quelle femme est tombé André Roswein, d'abord berger en Dalmatie, et que le chevalier Carnioli a amené à Naples pour lui avoir reconnu de grandes facultés musicales; dans le but de l'instruire dans la composition et le contre-point, Carnioli a placé son protégé chez le vieux professeur Sertorius; — André y est resté dix ans : il a eu tout le temps de devenir amoureux de Marthe, la fille de Sertorius, et il a largement profité de ce temps-là.

Marthe, elle aussi, n'est pas indifférente aux regards obstinés et enflammés du jeune compositeur... Les jeunes gens s'aiment, ils finissent par se le dire, et André, ivre de joie, confie son bonheur à son protecteur Carnioli.

Celui-ci, qui ne se soucie pas de voir le talent de son ami s'enterrer dans le pot au feu du ménage, de voir les ciseaux du mariage couper les ailes à son génie, — veut le guérir de son amour pour la blonde et charmante fille du vieux professeur : — pour ce faire, il a recours à l'homœopathie. Il entreprend de guérir l'amour par l'amour, et pour faire diversion à la chaste timidité de Marthe, il met André en présence de l'altière et belle Falconieri.

Quand on frappe à la porte de la vanité, il est rare qu'on ne vous réponde pas.

André, ébloui, fasciné, ne résiste pas longtemps aux séductions d'une grande dame en belle et galante humeur... Et voilà comme quoi notre Samson musicien a trouvé sa Dalila.

Je n'entreprendrai pas d'analyser le reste : ce sont de ces choses qu'il faut voir sans que le moindre souffle ait préalablement défloré votre impression : — on est alors ému et recueilli.

On a fait un reproche à M. O. Feuillet de n'avoir pas suffisamment respecté le caractère de Carnioli, quand celui-ci, libertin et sceptique, se mêle de sermonner et de prêcher.

Cette critique n'est fondée réellement que jusqu'à un certain point. Il faut observer que Carnioli, lorsqu'il se

met à moraliser, — se trouve dans des circonstances toutes spéciales et empreintes de gravité : il a encore devant les yeux la scène lugubre dont il a été témoin en Sicile, et qu'il raconte en pleurant à Roswein terrifié.

Il faut considérer en outre que dans le livre, Carnioli, en faisant une sortie contre les femmes qui ne vont jamais à l'église, — frappe du même coup sur les femmes qui n'en sortent pas.

Les nécessités de la censure ont forcé l'auteur à supprimer cette seconde partie du discours du chevalier...

Devant cette raison de force majeure, la critique doit baisser pavillon...

L'interprétation de *Dalila* au théâtre des Galeries Saint-Hubert a été fort convenable et remarquable même à certains moments...

M. Ribbes, chargé du rôle écrasant d'André Roswein, s'est acquitté de sa tâche tout à fait à son honneur... A part certaines exagérations, certains défauts de geste ou de tenue, il a déployé beaucoup d'intelligence scénique, beaucoup de feu et de verve.

On peut lui conseiller plus de modération, un lyrisme moins soutenu : — mais dans un rôle tout de passion et d'emportement, ces défauts sont presque inévitables.

Nous ne nous prononçons du reste pas encore aujourd'hui sur la valeur définitive de M. Ribbes.

M. Marius a été moins satisfaisant : — il a joué avec trop de vulgarité le rôle du chevalier Carnioli...

De plus, M. Marius s'habille avec une négligence qui tient du maquignon endimanché.

Certes, nous sommes loin d'exiger de la part d'un artiste dont les appointements sont moins élevés encore que la colonne du Congrès, — nous sommes loin d'exiger, dis-je, qu'il se livre à un Longchamps perpétuel : nous ne lui demandons pas l'élegance de messieurs les garçons coiffeurs ou les cuisiniers en sortie : — mais encore peut-on par la dignité seule de la tenue, par la manière de porter des habits simples, suppléer parfaitement à un luxe absent.

M. Marius, entre autres effets qu'il a manqués, ne tire aucun parti de la scène où il cravache un divan à la place où s'est assise un instant avant la princesse Falconieri. — Félix, à ce moment, enlève toute la salle...

M^{lle} Debrou, avec sa nature un peu mièvre, sa chevelure blonde, fort belle d'ailleurs, — n'est certes pas la femme qu'il faut, physiquement parlant, pour représenter la brune et ardente créature rêvée par le poète. — Elle a su néanmoins, à force d'art, faire de la princesse une fort belle création : elle s'est fait justement applaudir à diverses reprises. Notons cependant que dans la scène où se traînent aux genoux d'André, la princesse lui avoue ses relations antérieures avec Carnioli, — M^{lle} Debrou ne fait nullement sentir qu'elle joue la comédie et qu'elle veut seulement, par un raffinement de méchanceté, amener une dernière fois sa victime à l'aveu de son amour obstiné... Le public est pris pour dupe, tout autant que Roswein.

M. Lamarre a joué Sertorius avec beaucoup d'âme et une sorte de majesté serene qui est du meilleur effet : — M. Lamarre est à coup sûr un artiste de mérite...

M^{lle} Montcavrel a rendu convenablement le personnage de Marthe : c'est bien la blonde Allemande, un peu rêveuse, que le digne Sertorius a élevée avec tant d'amour.

M^{lle} Montcavrel eût du reste dit moins bien qu'elle n'eût pas fait moins de plaisir : — elle est si jolie qu'on l'écouterait jouer avec les yeux...

M^{lle} Meyer a rendu avec sa gentillesse ordinaire le petit rôle de Marietta.

La mise en scène de *Dalila* est fort belle : M. Quéhus est décidément entré dans une voie nouvelle, ce dont il faut lui savoir gré.

Deux décors, peints par M. Wilbrant, ont été beaucoup applaudis. Celui du dernier tableau a produit un grand effet.

Le temps et l'espace nous manquent pour parler aujourd'hui de la *Fiammina* et du *Sonneur de Saint-Paul*, qui ont servi aux débuts de M. Longpré et de M. Bary.

Nous reviendrons sur ces artistes : nous pouvons cependant constater dès aujourd'hui que M. Longpré, est fort bon : et que M. Bary est tout juste le contraire.

M. Berlingard, premier comique, a aussi débuté cette semaine : je ne sais pas si M. Berlingard a du talent, mais franchement il n'en a pas l'air. C'est un comique froid, presque lugubre.

M. Huber, second comique, s'est montré sous un jour assez favorable : il a fait rire dans *la Fille terrible* en compagnie de M^{lle} Delort qui a été charmante de mutinerie et d'espérillerie.

Au VAUDEVILLE les *Voces de Bouchencœur* poursuivent leur succès de fou rire.

La Femme juge et partie, vieilleries littéraires vaut des compliments sincères à M. Victor-Henri et à M^{me} Steiner.

Nous parlerons plus longuement aussi dimanche prochain de *l'Invitation à la valse*, ravissante et toute récente comédie de Dumas père, remarquablement jouée par M. Steiner, M^{mes} de Pario et Vallon.

Mais M. Bomel!! hélas!

VICTOR HALLAUX.

Imp. de F. PARENT, à Bruxelles